râpées et ensuite pétries. Ces racines forment un légume qui, sans avoir une saveur délicate, est également sain et nourrissant ; elles sont excellentes surtout pour engraisser les cochons, et leur culture ne peut être trop recommandée aux habitans du Brésil.

La sucrerie de Padre Anastasio était alors en pleine activité, tandis qu'à la même époque celles de Rio de Janeiro ont déjà cessé leurs travaux; ce qui prouve que, dans ce pays élevé, la végétation est sensiblement plus lente que sur la côte.

Les cylindres des moulins à sucre, que j'avais eu l'occasion de voir jusqu'alors, étaient revêtus de lames de fonte attachées avec des clous. Chez le Padre Anastasio et dans la plupart des sucreries de la province des Mines, les cylindres sont entièrement découverts, mais on les fait avec un bois fort dur qu'on appelle *paroba*.

Le Padre Anastasio, comme beaucoup d'autres propriétaires de la province des Mines, ne fabriquait point de cassonade, et se contentait de faire ce qu'on appelle dans le pays des *rapaduras*. Ce sont des carrés qui peuvent avoir cinq à six pouces et qui sont fort épais; leur couleur, leur goût et leur odeur sont à peu près ceux du sucre brûlé de nos raffineries, mais le sirop s'y fait sentir davantage. Pour faire des *rapaduras*, on ne met point d'eau alcaline dans le vesoul; on le fait cuire assez pour qu'il ne s'en échappe aucun sirop, et on le verse dans des moules d'où l'on peut très-promptement retirer les *rapaduras* refroidies. Les enfans, les nègres et les muletiers aiment singu-

lièrement cette espèce de sucre et en consomment une quantité prodigieuse. Souvent, lorsque les muletiers arrivent au *rancho*, et qu'ils n'ont pas la patience d'attendre que leurs haricots soient cuits, ils apaisent leur faim en mangeant un *jacuba*, mélange qui se fait à froid avec de l'eau, de la farine de maïs et des *rapaduras*.

Continuant toujours à traverser un pays découvert, nous arrivâmes à *Queluz*, qui est à 15 lieues E. de S. João del Rey et 8 lieues S. S. E. de Villa Rica. Queluz s'appelait autrefois *Sitio* ou peut-être *Aldea dos Carijos*, du nom d'une peuplade indienne qui jadis y avait fait sa demeure. A la sollicitation du vicomte de Barbacena, gouverneur de la province des Mines, le village de Carijos fut érigé en ville par un décret de l'année 1791; son nom fut changé [1], et on y établit des juges ordinaires. Cette petite ville, qui fait partie de la *comarca* du Rio das Mortes (Eschw., Piz.), bâtie sur une crête élevée, serait fort agréable, si elle n'était aussi déserte; la rue que traverse la route est large et assez bien alignée, mais l'herbe y croît de tous les côtés; d'assez jolies maisons nous semblaient être abandonnées, et presque toutes sont mal entretenues et sur le point de tomber en ruines [2].

[1] Ces détails sont empruntés à Pizarro.

[2] Un voyageur anglais dit qu'aux environs de Queluz, le tabac fleurit dans l'état sauvage avec la plus grande magnificence (*with the utmost luxuriance*). Je ne me rappelle pas d'avoir trouvé au Brésil le vrai tabac à l'état sauvage : peut-être le voyageur dont il s'agit a-t-il pris pour cette plante

Au-delà de Queluz, nous eûmes le plaisir de retrouver des bois. Dans un pays où les arbres ne vivent point en société, les forêts offrent moins de monotonie que d'immenses pâturages, et elles déguisent le défaut de culture et de population que la vue d'un pays découvert trahit en un instant.

Ce fut au hameau appelé *Alto* que, pour la troisième fois depuis Rio de Janeiro, nous couchâmes dans une maison. Outre le *rancho,* quelques particuliers ont encore, pour les voyageurs qui sont au-dessus de la classe des muletiers, des chambres que l'on appelle *casa d'escuteiro;* mais presque toujours le *rancho* est encore préférable.

Nous laissâmes notre caravane à Alto, et, prenant les devans, nous nous rendîmes le jour même à Villa Rica.

le *nicotiana Langsdorffii* ou quelque apocynée. — Jamais je n'ai entendu parler non plus d'un oiseau que le même voyageur nomme *ariba raba* et dont il dit quelques mots, bientôt après avoir donné des détails sur Queluz. — A la vérité il existe au Brésil un coucou appelé *anu branco*, qui a le plumage mêlé de gris fauve et de blanc; mais comme l'écrivain que je viens de citer attribue à son *white anou* un dos bleu, il est bien évident qu'il a mal appliqué le nom des Brésiliens. C'est aussi à tort qu'il donne à une espèce le nom de *merlu*, c'est *merlo* qu'il fallait écrire. Ces inexactitudes débitées à la suite d'un article sur Queluz, où l'auteur prodigue les plus grossières injures aux habitans de cette ville, pourraient bien, ce me semble, fournir à ceux-ci un argument pour se défendre.

Il est temps de parler de la manière dont nous avions vécu depuis Rio de Janeiro. Dans la compagnie de M. Langsdorff, l'homme le plus actif et le plus infatigable que j'aie rencontré dans ma vie, j'appris à voyager sans perdre un seul instant, à me condamner à toutes les privations, et à souffrir gaîment tous les genres d'incommodité. Nous nous levions avec le jour; j'achevais d'écrire mon journal ou de faire l'analyse des plantes que j'avais recueillies la veille, et mon domestique changeait de papier celles qui étaient sous presse. Pendant ce temps-là, on préparait notre déjeûner, qui se composait de haricots noirs cuits avec du lard, de riz et de quelques tasses de thé. Dans le commencement du voyage nous avions du biscuit; mais bientôt il fallut se contenter de farine de maïs ou quelquefois de manioc. N'étant pas encore accoutumé à cette nourriture, je jetais, par respect humain, un peu de farine sur mes haricots; mais j'éprouvais une sensation désagréable, lorsque les grains, imparfaitement broyés de la farine, passaient sur ma langue et sur mon palais. Après avoir mangé à la hâte, tenant mon assiette à la main, et presque toujours m'occupant en même temps de tout autre chose, je refaisais mes malles que j'avais défaites la veille. Le départ était l'instant critique. Mon compagnon de voyage allait, venait, s'agitait, appelait celui-ci, réprimandait celui-là, mangeait, écrivait son journal, arrangeait ses papillons et courait çà et là tout à la fois. Tout son corps était en mouvement; sa tête et ses bras, qui se portaient en avant, semblaient accuser de lenteur le reste de ses

membres; ses paroles se précipitaient; sa respiration était entrecoupée; il était haletant comme après une longue course. De mon côté, je me hâtais autant qu'il m'était possible, tremblant de faire attendre, et souvent j'étais plus fatigué au moment du départ que lorsque nous arrivions le soir. Malgré nos efforts, nous ne pouvions presque jamais nous mettre en route avant sept à huit heures. Du haut de mon mulet, je cueillais les branches d'arbres et d'arbrisseaux que je pouvais atteindre, et je descendais lorsque j'apercevais quelque plante moins élevée qui présentait de l'intérêt. La mule de mon domestique étant devenue dans les premiers jours du voyage incapable de servir, je partageai ma monture avec le fidèle Prégent, et la botanique y gagna. J'avais adopté l'usage des habitans du pays, et je portais toujours un parasol; j'ai fait de même pendant le reste de mes voyages, et je crois devoir en grande partie à cette précaution la conservation de ma santé. On était alors dans la saison des pluies: quand l'eau tombait dès le matin, nous ne nous mettions point en route; mais le plus souvent, il ne pleuvait que vers les trois ou quatre heures, et c'était alors que nous avions coutume de faire halte; quelquefois cependant, il nous arrivait d'être mouillés; mais dans ces climats heureux, la pluie n'a pas les mêmes inconvéniens qu'en Europe; elle est beaucoup moins froide, et pour peu qu'il survienne un rayon de soleil, l'humidité s'évapore promptement. Pour pouvoir attendre avec moins d'impatience notre frugal souper, je ne me mettais point en route sans emporter avec

moi un peu de chocolat et une petite bouteille d'eau mêlée avec du tafia et du sucre. A peine arrivé sous le *rancho*, j'ouvrais mes malles, je desséchais les plantes que j'avais recueillies, j'en faisais l'analyse, et j'arrangeais les insectes que j'avais trouvés ; nous mangions avec précipitation nos haricots noirs et notre riz ; j'écrivais mon journal ; rarement il était moins d'onze heures lorsque je me couchais, et souvent l'air froid qui circulait sous le *rancho* me privait du sommeil.

Peu d'instans après avoir quitté Alto, je vis, pour la première fois, des terrains que l'on avait lavés pour en extraire de l'or. La surface de la terre avait été enlevée, et des monceaux de cailloux remplaçaient la verdure des gazons.

Depuis Alto, l'horizon est borné par une haute montagne appelée *Deos Livre* (que Dieu nous en délivre), ou d'*Ouro Branco*, que nous avions déjà aperçue le jour précédent. Dans le lointain, son sommet semble tronqué et à peu près égal; ses flancs paraissent très-escarpés et sont couverts d'herbes.

Bientôt nous arrivâmes au village d'*Ouro Branco* [1],

[1] Ouro Branco ou *S. Antonio d'Ouro Branco* est situé par le 20° 31′ de lat., et 332° 42′ long., à 6 lieues E. S. E. de Villa Rica, 8 de Marianna, 73 de Rio de Janeiro. Ce village est le chef-lieu d'une paroisse qui fait partie du *termo* de Villa Rica, et dont la population s'élève à plus de 1600 individus (1172 individus en 1813, Eschw.). *Mem. hist.*, vol. VIII, p. 2da, p. 75.

le seul que nous ayons trouvé entre Rio de Janeiro et Villa Rica, et qui peut se composer d'une cinquantaine de maisons. Ce village se termine par une place à l'extrémité de laquelle on a bâti l'église et qui domine une large vallée. Comme celle-ci ne peut être aperçue, l'église semble appuyée contre la montagne qui présente derrière elle un rideau de verdure. D'un côté de la place sont les maisons les plus considérables du village; l'autre côté n'a point été bâti; mais ce qui achève de rendre cet ensemble extrêmement pittoresque, c'est un groupe de palmiers à tige élancée et à feuilles légères, qui entourent une grande croix plantée sans symétrie du côté de la place opposé à l'église [1].

Après être descendus de cette petite plate-forme, nous entrâmes dans la vallée. C'était un jour de fête, et les habitans du voisinage se rendaient en grand nombre à l'église. Tous avaient des habillemens propres : les femmes portaient des robes blanches, une sorte de spencer de drap et un chapeau de feutre, mais leurs jambes et leurs pieds étaient nus. Presque tous ceux que nous rencontrions, hommes et femmes, blancs et gens de couleur, avaient un large goître, et,

[1] Un voyageur anglais a érigé en église métropolitaine celle de l'humble village d'Ouro Branco. Ce voyageur, le même qui s'est imaginé qu'on ne voulait pas qu'il mangeât de la volaille un jour de fête, a parlé beaucoup trop souvent de la religion des Brésiliens : on voit qu'il eût bien fait de commencer par s'instruire un peu mieux des choses qui la concernent.

dans ce canton comme dans les vallées d'Europe où cette infirmité est commune, on l'attribue à la fraîcheur des eaux.

En suivant la vallée, nous vîmes une suite de terrains d'où l'on a tiré de l'or, et où le sol creusé, l'absence de la végétation, et des monceaux de cailloux épars çà et là, donnent au paysage un air de tristesse.

Arrivés au pied de la montagne de Deos Livre, à l'endroit même où nous devions la monter, nous fûmes frappés de l'aspect singulier d'une plante *monocotylédone* qui s'élevait du milieu des gazons. Ses tiges vivaces ont cinq à six pieds de haut; elles sont grosses comme le bras, tortueuses, et se divisent en un petit nombre de rameaux également tortueux, écartés et aussi gros qu'elles. Si l'on excepte les sommités, toute la plante est dépouillée de feuilles et couverte seulement d'écailles sèches qui se recouvrent comme les tuiles d'un toit, et ne sont que la base des feuilles anciennes. Les feuilles nouvelles forment une touffe à l'extrémité des rameaux, et sont longues d'environ un demi-pied, raides, linéaires et aiguës. Du milieu d'entre elles, naît une belle fleur bleue d'environ trois à quatre pouces de diamètre, et qui, pour l'ensemble de ses formes, a de la ressemblance avec nos lis; les étamines sont nombreuses, et l'ovaire inférieur se termine par un long style que couronne un stigmate jaune, étalé et à trois lobes. Cette plante singulière appartient au genre *vellozia* [1], dont les espèces assez

[1] J'ai déjà donné des détails abrégés sur les *vellozia* dans

nombreuses caractérisent généralement les sommets découverts et pierreux de la chaîne occidentale; à cause de leurs tiges sèches et couvertes d'écailles, les grandes espèces de ce genre ont été appelées par les habitans du pays *canella d'ema* ou jambe d'autruche; ces mêmes tiges sont généralement résineuses [1], et l'on peut s'en servir pour s'éclairer comme on se sert en quelques endroits des branches du sapin.

La montagne de Deos Livre fait partie de la chaîne occidentale : comme les hauteurs qui l'avoisinent, elle était couverte, à cette époque, d'une verdure aussi fraîche que celle qu'étalent nos champs de blé au commencement du printemps. On monte sur cette montagne par une pente assez facile, et parvenu au sommet, on découvre une vue extrêmement étendue.

Après avoir descendu la serra de Deos Livre, nous allâmes dîner au lieu appelé *Capão*, dans le voisinage duquel on trouve des topazes, et ensuite nous passâmes par le hameau de *Boa Vista* qui domine un pays immense.

Entre Capão et Villa Rica, les chemins sont affreux, et l'on assure que dans certains endroits où la route est

mon introduction à l'*Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*. Si l'on réunit les espèces à étamines définies à celles à étamines nombreuses, le genre doit porter le nom de *xerophyta*, donné jadis aux premières par Ant. Laur. de Jussieu; mais je crois qu'il est mieux de conserver les deux genres.

[1] L'analogie semble indiquer que toutes les espèces contiennent de la résine.

resserrée entre des mornes, on est quelquefois attaqué par des nègres fugitifs.

A peine a-t-on passé Capão, que le paysage prend un air de tristesse qu'il conserve presque toujours jusqu'à Villa Rica. On ne découvre de tous côtés que des campagnes désertes, sans culture et sans troupeaux. Si l'on aperçoit quelques maisons, ordinairement elles sont en ruines; les contours des montagnes sont pour la plupart âpres et irréguliers; sans cesse on aperçoit des excavations faites pour les lavages de l'or; la terre végétale a été enlevée, la verdure a disparu avec elle, et il ne reste plus que des monceaux de cailloux.

CHAPITRE VI.

VILLA RICA.

Arrivée à Villa Rica. — M. le baron d'Eschwege. — Position de Villa Rica; sa population; aspect singulier de cette ville; ses églises; palais du gouverneur; hôtel-de-ville; caserne; hôpital civil et militaire; spectacle, acteurs; fontaines; maisons, jardins; manière de vendre les denrées; manufacture de faïence; fabrique de poudre. — Occupations des habitans de Villa Rica. — Un bal. — Les femmes ne se montrent point. — Excursion au village d'*Antonio Pereira;* sa position; ses habitans; ses ruines.

On descend, à peu près depuis Boa Vista jusqu'à Villa Rica, et, à mesure qu'on approche de cette ville, le paysage prend un aspect encore plus sévère. Nous marchions depuis long-temps, et nous commencions à nous plaindre de ne pas apercevoir la ville, lorsque tout à coup elle se montra à peu de distance de nous. Le temps était sombre quand nous y arrivâmes, et ajoutait encore à l'aspect mélancolique du pays. Des montagnes qui, de tous côtés, dominent la ville, des maisons anciennes et en mauvais état, des rues qui descendent et qui montent, voilà ce qui s'offrit à nos regards, lorsque nous entrâmes dans la capitale de la province des Mines. En descendant toujours,

nous finîmes par arriver au bas de la ville, et nous nous trouvâmes dans une vallée assez étroite entourée de mornes élevés. Une partie des maisons s'étend sur ceux qui étaient à notre droite; ceux de la gauche sont arides, presque à pic et sans habitation. Dans la vallée où nous étions descendus, coule le *Rio d'Ouro Preto*, petite rivière dont les eaux, peu abondantes, sont sans cesse divisées et subdivisées par les chercheurs d'or, et dont le lit d'un rouge noir ne présente plus que des filets d'eau qui coulent entre des amas de cailloux noirâtres, résidu des lavages.

Après avoir traversé le vallon, nous arrivâmes à la maison de M. le baron d'Eschwege, située seule au pied d'un des mornes qui font face à la ville (le 26 décembre 1816). M. d'Eschwege, assez connu par ses ouvrages et alors lieutenant-colonel au service de Portugal, avait été le compagnon d'études de M. Langsdorff; il nous fit une excellente réception, nous combla de politesses, et pendant les dix-huit jours que nous passâmes chez lui, il alla au devant de tous nos désirs.

La grande quantité d'or que l'on trouvait à Villa Rica fut l'unique cause de sa fondation [1]. D'ailleurs il

[1] Les mines d'Ouro Preto furent découvertes en 1699, 1700 et 1701, par Antonio Dias de Thaubatè, et par les Paulistes Thomas Lopez de Camargos et Francisco Bueno da Silva. De nouveaux colons se réunirent bientôt à ces hommes entreprenans, et le village qui venait d'être fondé se trouva assez considérable, dès 1711, pour pouvoir être érigé en *ville*. — La capitale des Mines est située à 80 lieues de Rio de Ja-